

Karl Marx et la lutte des classes

1) Karl Marx, penseur politique

Karl Marx est d'abord un penseur de **l'économie** ; dans son grand œuvre, *Le Capital*, il analyse et décompose les différents mécanismes de la **production** et de **l'échange** de marchandises, en montrant comment le **travail** peut créer de la **valeur**, et comment celle-ci peut se transformer en bénéfice. Il y analyse le rôle de la **concurrence** au sein du système capitaliste, formule un certain nombre de **lois** économiques, comme la fameuse « baisse tendancielle du taux de profit », *etc.* Un économiste, donc.

Mais il est également un penseur de la **société**, qui a notamment analysé les **rapports** existant entre les **groupes sociaux et les individus** qui les composent (dans l'optique de Marx, c'est bien plus le groupe qui détermine les individus, que les individus ne façonnent le groupe : il soutient donc une approche dite « holiste » de la société) ; il a cherché à expliquer et à comprendre les lois qui régissent les rapports **entre les différentes catégories sociales**, ainsi que leur transformation, *etc.* Sociologue, donc.

Mais il est également un **philosophe** (qui figure d'ailleurs dans la liste des auteurs du programme de philosophie), qui a notamment analysé et théorisé les rapports entre **l'esprit** (le domaine de la pensée, de la conscience) et la **matière** (l'ensemble du monde matériel) ; chez Marx, c'est bien ce qu'il se passe dans le monde matériel qui, en dernière instance, détermine ce qu'il se produit dans l'esprit des hommes : c'est donc un philosophe « matérialiste ».

Mais c'est aussi un **historien**, auquel on doit de belles analyses de périodes-clé de l'histoire occidentale, appartenant aussi bien à l'Antiquité qu'au Moyen-Âge ou à l'époque moderne. On lui doit par exemple une belle interprétation de la Révolution française, selon laquelle celle-ci constitue moins la victoire du « Peuple » sur la noblesse et le clergé, que le triomphe de la bourgeoisie, qui réconcilie ainsi la domination économique (qu'elle possédait déjà) et la domination politique (qu'elle n'avait pas encore).

Mais c'est aussi un militant politique, qui fut l'auteur du *Manifeste du Parti Communiste*, et qui joua un rôle important dans la « Deuxième Internationale ».

Economiste, Sociologue, Philosophe, Historien, Politique... Marx serait-il un nouvel Humaniste ? Pas tout à fait. Car chez Marx, toutes ces dimensions s'articulent entre elles d'une façon bien particulière, qui tend à *renverser* le rapport que les Humanistes établissaient entre, d'une part, le **travail et la matière** (en tant que pôle *inférieur*) et, d'autre part, **la culture et l'esprit** (pôle *supérieur*). Chez Marx, si la matière et le travail se trouvent « en-dessous » de la culture et de l'esprit (et donc de la philosophie, de la morale, du droit, de la religion...), **c'est parce qu'ils en sont le**

fondement. Pour Marx, ce qu'il se passe dans cette « superstructure » que constituent la science, la philosophie, la morale, le droit, la religion... est **déterminé**, en dernière instance, par ce qu'il se passe dans « l'infrastructure », c'est-à-dire au sein du travail et des rapports de production. Bien évidemment, cela n'implique pas que ce qu'il se passe dans l'esprit des hommes ne puisse pas, *en retour*, intervenir dans le monde matériel : les idées, les croyances, les valeurs jouent leur rôle au sein de la réalité sociale ; mais si ces idées, ces croyances, ces valeurs émergent, et plus encore, si elles viennent à triompher, c'est toujours en raison de ce qu'il se passe dans le monde « matériel », celui du travail et de la production.

Les théories philosophiques dépendent donc de processus sociaux, qui dépendent de processus économiques : la *philosophie* renvoie à la *sociologie* qui renvoie à *l'économie*. Le monde économique, celui du travail et de la production, est le socle sur lequel tout le reste repose. Et si l'ensemble bouge, c'est que lui-même est en mouvement. C'est ce qui explique le rapport de Marx à **l'histoire**, dans laquelle il va retrouver un **sens** (à la fois : une direction, et une signification) en montrant comment **le déroulement de toute l'histoire humaine repose sur la transformation perpétuelle de la production : des modes de production** (des techniques) **et des rapports de production** (de l'organisation sociale du travail).

Et c'est ce rapport à l'Histoire qui, à son tour, explique l'engagement **politique** : car c'est parce que Marx pense que l'Histoire est, à nouveau, *sur le point d'accoucher d'une nouvelle ère*, qui en sera à la fois le couronnement et l'aboutissement, mais que cette ère nouvelle ne pourra pas advenir *sans être l'œuvre des hommes*, que Marx a travaillé autant qu'il a pu à la gestation. Pour Marx, il ne s'agissait pas, pour l'intellectuel, de prendre la place du « chef » politique, et de conduire l'Histoire par la force (à la manière du « philosophe-roi » de Platon... qui visait justement à *échapper* à l'histoire, à préserver sa Cité de tout changement). Le travail de l'intellectuel, pour Marx, est d'**éclairer le processus** lui-même, d'accompagner autant qu'il le peut le « travail », d'empêcher que ne soit empruntée une voie trompeuse ou sans issue, de faciliter l'auto-organisation des acteurs.

L'analyse économique (et sociale) a donc conduit Marx à une certaine philosophie de l'histoire, découchant sur un engagement politique ; c'est le rôle de la violence dans cette conception marxiste de l'Histoire que nous allons maintenant étudier.

2) Histoire et violence : la lutte des classes

Nous l'avons dit, chez Marx, si l'histoire bouge, c'est que les modes de production et les rapports de production se transforment ; et le moteur de cette transformation, c'est ce que Marx appelle : la lutte des classes. On peut donc dire que, chez Marx, **la lutte des classes est le moteur de l'Histoire**.

Qu'est-ce donc que cette « lutte des classes » ? Et d'abord : qu'est-ce qu'une classe ?

a) La notion de classe sociale

Une classe sociale, c'est avant tout une catégorie sociale, un ensemble d'individus qui occupent la même place dans la société, qui ont le même statut social ; or, nous l'avons dit, **le social renvoie toujours, chez Marx, à l'économique**. L'appartenance sociale renvoie donc à la place de l'individu dans le système économique, le système de la production. Une classe sociale regroupe donc **l'ensemble des individus qui remplissent la même fonction au sein de l'appareil de production** : pour prendre un couple bien connu (dont nous allons voir qu'il faut le réviser un peu), la classe des « patrons » n'est pas la même que celle des « ouvriers » ; laquelle n'est pas la même que celle des paysans ou des travailleurs intellectuels (profs, journalistes, etc.)

Il faut pourtant faire une distinction (que tous les sociologues actuels, marxistes ou non, connaissent) ; car le groupe composé des individus ayant la même fonction constitue seulement ce que Marx appelle une classe « en soi ». C'est-à-dire qu'objectivement, dans les faits, ces individus forment une classe.

Mais cela n'implique pas qu'ils en aient *conscience*. Ce n'est pas parce que les individus appartiennent à une classe « en soi » qu'ils forment ce que Marx appelle une classe « pour soi » ; c'est-à-dire que pour eux-mêmes, à leurs propres yeux, les différents individus qui composent cette classe ne constituent pas forcément un groupe, une communauté dont les membres sont liés par un intérêt commun. Si ce sentiment d'appartenance existe, on peut parler alors de « conscience de classe », et les membres de la classe forment alors bien une classe « pour soi ».

Par exemple, les « paysans parcellaires » du 18^e siècle, c'est-à-dire les petits paysans qui cultivent leur propre terre de façon presque autarcique, forment bien une classe « en soi ». Mais ils ne forment pas du tout une classe « pour soi » : ils n'ont pas du tout le sentiment d'appartenir à une « communauté », ils ne forment aucune espèce d'association (coopérative, syndicat, parti...), ils ne sont pas liés par des liens de solidarité, ils ne luttent pas en commun pour défendre un intérêt commun. Ils n'ont pas de « conscience de classe ».

b) Classe sociale et lutte des classes

Une classe ne devient donc réellement une classe, une classe « pour soi », que lorsque ses membres forgent une **conscience** de classe. Or cette conscience de classe est absolument indissociable de l'idée de **lutte** des classes.

Car pour que les individus forgent une conscience de classe, il faut qu'ils prennent conscience qu'ils sont liés par un **intérêt commun**, intérêt qui n'est pas celui des autres classes et qu'ils doivent **défendre**. Prendre conscience de notre appartenance à une classe, c'est comprendre que nous avons le même intérêt que les autres membres de notre classe, et que nous devons donc tous faire preuve de solidarité pour que cet intérêt soit défendu. Et inversement, c'est justement en m'engageant auprès des autres membres de ma classe, en luttant **avec** eux, et **contre** ceux qui ont des intérêts opposés, que je vais forger ma conscience de classe.

La conscience de classe conduit à la lutte, et la lutte forge la conscience de classe. C'est ce que, dans la terminologie marxiste, on appelle un rapport « dialectique ».

Mais pourquoi la défense de l'intérêt de classe prend-il nécessairement la forme d'une *lutte*, d'un combat, d'un antagonisme avec d'autres groupes sociaux ? C'est parce que, pour Marx, l'intérêt d'une classe s'oppose nécessairement à celui d'autres classes. Pour Marx, la notion « d'intérêt général » est toujours une imposture ; il y a dans toute société *des* groupes sociaux, qui n'ont pas le *même* intérêt, et qui ont même des intérêts *contradictoires*.

C'est notamment le cas des deux classes qui, à une époque donnée, occupent les deux « pôles » de la production : la classe qui **possède les « moyens de production »** (c'est-à-dire : ce qui permet de travailler : les terres, les mines, les ateliers, les fabriques, les usines, les capitaux...), et la classe de ceux qui **ne les possèdent pas**. Car pour travailler (et donc survivre, puisque la nature ne nourrit pas spontanément les hommes...), les seconds dépendent des premiers, et se trouvent donc dans l'obligation de se soumettre à leurs conditions.

Pour Marx, dans toutes les sociétés, ces deux pôles ont existé ; dans l'Antiquité, les propriétaires des moyens de production étaient les **maîtres**, tandis que ceux qui ne les possédaient pas étaient les **esclaves** : car l'esclave était lui-même le « moyen de production ». Au Moyen-Âge, celui qui possède les moyens de production est le **grand propriétaire terrien**, tandis que celui qui ne les possède pas est le **serf**. Au XIX^e siècle, les propriétaires des moyens de production sont ceux qui possèdent les mines, les fabriques et les usines, c'est-à-dire les « **patrons** » ; et ceux qui ne les possèdent pas sont les **ouvriers** qui travaillent à l'intérieur.

Pour Marx, **les intérêts des deux classes qui constituent ces groupes sont toujours opposés** : les maîtres *n'ont pas* le même intérêt que les esclaves, le grand propriétaire terrien *n'a pas* le même intérêt que le serf, et (comme le soulignait Tocqueville, qui n'avait pourtant rien d'un penseur communiste, et comme l'a magnifiquement illustré Zola dans *Germinal*), le propriétaire de la mine n'a pas le même intérêt de que les mineurs. Les uns sont les **opresseurs**, les autres les **opprimés** ; et entre oppresseurs et opprimés, le seul rapport concevable est un **rapport de lutte**.

Pour Marx, le rapport entre la classe-qui-possède-les-moyens-de-production, et la classe-qui-ne-les-possède-pas, est donc toujours un rapport de lutte ; et l'opposition entre ces deux « pôles » du monde du travail, cette **lutte de classes** structure en fait toute la société, bien au-delà de la production.

c) Lutte des classes et Histoire

Nous avons donc désigné deux classes qui constituent les deux « pôles » de la société ; or ces deux pôles, en bons pôles qu'ils sont, étant de signe opposé, sont en tension, et génèrent une énergie. L'une des idées les plus massivement répandues au XIX^e siècle est que toute énergie, toute force naît de la tension entre deux pôles : pour Marx, c'est la tension entre les classes aux intérêts opposés qui génère la force et l'énergie capables de mettre l'Histoire en mouvement.

C'est elle qui va créer un dynamisme perpétuel, une transformation ininterrompue des sociétés, c'est elle qui met l'histoire en mouvement, et qui va la faire *avancer* dans un sens déterminé. **La lutte des classes est bien le moteur de l'Histoire.** Comme l'énonce la première phrase du premier chapitre du *Manifeste du Parti Communiste* : "L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de la lutte de classes."

Mais si la lutte des classes imprime un mouvement à l'Histoire, et que ce mouvement est orienté : *vers où* va l'Histoire ? Quel est le *sens* de l'Histoire ?

d) Lutte des classes et développement des forces de production

Je vais devoir, ici, aller très vite. Car notre but n'est pas de présenter un exposé global du marxisme, mais de comprendre en quoi l'Histoire repose, chez Marx, sur une guerre perpétuelle entre les groupes qui polarisent la société.

Le principe fondamental de la philosophie marxiste de l'Histoire est le suivant : le sens de l'Histoire, son orientation globale, l'axe qu'elle suit dans son déploiement, c'est celui du **développement des forces de production**. Les forces de production, ce sont les puissances qui émergent au sein des sociétés humaines pour transformer la nature et en exploiter les ressources. C'est, en gros, le monde de la *technique*. Pour Marx, **l'Histoire humaine s'oriente toujours vers un développement toujours plus grand des forces de production.**

Quel est donc le rapport entre la **lutte des classes** et le **développement des forces productives** ? Le principe est assez simple : au cours d'une période donnée de l'Histoire, le développement progressif des forces productives conduit peu à peu à une situation dans laquelle **les « rapports de production »** mis en œuvre par la classe qui domine (la « classe dominante »), **cessent d'être bénéfiques à ce développement.**

Par exemple, le rapport « **maître / esclave** », qui avait d'abord permis d'augmenter la production et d'expérimenter de nouveaux modes de travail, cesse peu à peu d'être favorable au progrès, et devient un obstacle au développement économique (en empêchant l'émergence de nouvelles modalités d'organisation du travail, plus propices au développement) ; dans ce cas, la classe qui dominait (celle des maîtres)

va se trouver de plus en plus contestée, à la fois par ceux qu'elle opprime, mais aussi par ceux qui sont porteurs de nouveaux rapports qui, à leur tour, permettront un développement des forces de production, avant de devenir, à leur tour, quand ces forces se seront pleinement développées, un obstacle au développement, *etc.*

Donc, pour Marx, dans une société, **la classe qui domine, c'est celle qui permet le développement des forces de production** ; et elle ne peut le faire, justement, qu'en établissant sa **domination** sur les autres classes. Quand elle cesse de favoriser le développement des forces de production, quand elle devient un obstacle au progrès, elle ne parvient plus à maintenir sa domination, qu'elle perd au profit d'une nouvelle classe.

e) Lutte des classes et capitalisme

Pour Marx, la lutte des classes atteint son apogée sous le règne du capitalisme. Le fondement du capitalisme, le « rapport de production » qui le fonde, c'est le *salariat*. L'idée est donc que, dans un système capitaliste, une classe sociale **possède** les moyens de production, au sein desquels une autre classe sociale vient travailler en échange d'un **salaire**.

Les « moyens de production », dans le système capitaliste, ce ne sont plus les esclaves ou les terres : ce sont d'abord les fabriques, les mines, les usines, mais aussi les *capitaux* qui permettent, par **l'investissement**, de perfectionner toujours davantage le système de production.

Les propriétaires des moyens de production (qui font partie des « bourgeois ») forment le « **patronat** », tandis que les travailleurs qui y travaillent forment le « **prolétariat** ».

Comme toujours, ces deux classes sont en lutte, parce qu'elles ont des intérêts divergents : l'intérêt du prolétariat, c'est d'obtenir une **amélioration** des conditions de travail (temps de travail, etc.) et des salaires ; l'intérêt du patronat, c'est de **diminuer** les salaires pour maximiser les profits (tout en subissant les assauts des entreprises concurrentes).

Ce qui fait de la bourgeoisie la classe dominante, c'est, comme toujours, qu'elle permet un développement maximal des forces de production. Pour Marx, le capitalisme, et son « rapport de production », le salariat, *est une formidable machine à développer l'appareil de production*. Aucun autre système n'a accru dans de telles proportions le « progrès technique ». Pourquoi ? Parce que **la concurrence entre les entreprises les force à améliorer sans cesse leur productivité, leur rendement**. Pour survivre et croître, une entreprise doit donc sans cesse *investir* dans son système de production pour le rendre plus puissant, plus efficace. Et pour pouvoir investir, elle doit dégager des bénéfices, ce qu'en retour elle ne pourra faire qu'à la condition d'avoir le système le plus productif, le

plus performant, le plus rentable, etc. Toutes les entreprises se retrouvent donc dans une « course à la productivité » et au rendement, qui les oblige à **renouveler sans cesse leurs équipements**, à inventer de nouvelles machines, de nouvelles méthodes de gestion des ressources...

C'est ce qui fait du capitalisme, pour Marx, **une étape absolument nécessaire** dans l'Histoire, dont on ne peut absolument pas faire l'économie pour « sauter » à l'étape suivante. Aucun système ne peut rivaliser avec le capitalisme pour le développement industriel.

Pourquoi, alors, le capitalisme n'est-il pas l'étape *définitive* de l'Histoire ? Si l'on suit la logique de Marx, le capitalisme doit s'effondrer lorsque le rapport de production sur lequel il repose, et sur lequel repose la domination de la classe « capitaliste », devient un *obstacle* au développement. Pourquoi est-ce le cas ?

Le raisonnement est assez simple : pour pouvoir développer sans cesse sa productivité, les « capitalistes » doivent sans cesse investir dans leur appareil de production (pour le rendre plus performant, rentable, etc.) ; ils doivent donc dégager des bénéfices ; or le bénéfice (que l'on va ici considérer comme la « plus-value »), c'est la différence entre ce qu'a *coûté* la production d'une marchandise, et son prix de *vente*. Pour maximiser les bénéfices, il faut donc augmenter le prix de vente, ou diminuer les coûts de production. Mais augmenter les prix est impossible, puisque les entreprises sont en concurrence. Il faut donc diminuer les coûts ; et le premier coût, celui que l'on peut réduire, c'est... le « coût du travail », c'est-à-dire : les salaires.

Nous l'avons dit : une classe ne peut développer les moyens de production qu'à la condition de *dominer* les autres ; on voit ici que les « capitalistes » ne peuvent investir (et donc perfectionner l'appareil de production) qu'à la condition **d'exploiter le plus possible les « travailleurs »**.

Or cela, à son tour, va finir par poser problème. Car pour que les « capitalistes » puissent faire des bénéfices, il faut qu'ils *vendent* ; et pour qu'ils vendent beaucoup, il faut que beaucoup de consommateurs *achètent* ; et pour que beaucoup de consommateurs achètent, il faut... qu'ils en aient les moyens. Or le capitalisme tend à *appauvrir*, toujours davantage, la grande masse des travailleurs ; qui n'ont donc plus les moyens d'acheter ce que le système produit. Telle est la « contradiction » fondamentale du capitalisme, qui va (selon Marx) le conduire à sa perte : il produit de plus en plus de choses... que la plupart des hommes ont de moins en moins les moyens d'acheter !

Ceci conduit très naturellement à une nouvelle forme de « crise » économique, une crise très étrange. Jusque là, les grandes « crises » vécues par les hommes étaient des crises de sous-production (famines, disette, etc.) ; voici maintenant venir les crises de **surproduction** : le système décuple la production parce qu'il exploite les travailleurs, et il ne parvient plus à la vendre.. parce qu'il exploite les travailleurs.

Bien évidemment, le système réagit : par exemple, en allant exploiter des travailleurs *ailleurs*, dans des pays étrangers, en « externalisant » sa production. Mais cela ne résoudra pas le problème, qui est en fait le salariat lui-même : le système du salariat ne permet de développer sans cesse la production que parce que, précisément, il tend vers le bas ; il ne permet l'accroissement des forces de production que parce qu'il **appauvrit** toujours plus une partie toujours plus grande de la population (mondiale). Il ne développe la production que parce qu'il détruit la possibilité d'achat (et donc de consommation, en système capitaliste).

La contradiction est insoluble. La classe bourgeoise *ne peut pas* absorber à elle toute seule la production qu'elle engendre (toujours plus) ; et elle ne peut l'engendrer que parce qu'elle *rend les autres classes incapables de le faire*.

Et bien sûr, cette contradiction aboutit à un renforcement de la violence de la lutte des classes : pour maintenir leur domination-exploitation, les « capitalistes » sont obligés de recourir à recourir à une violence toujours plus grande, ce qui, en retour, nourrit la « conscience de classe » des opprimés, *etc.*

Quel sera l'aboutissement ?

Toujours le même : la classe (capitaliste) qui reposait sur un rapport de production (le salariat) qui avait permis le développement des forces de production, en permettant (en *exigeant*) qu'elle exploite les autres, devient un obstacle au développement. Cela veut dire que **cette classe, et le rapport de production sur lequel elle repose, va bientôt s'effondrer par le jeu de la lutte des classes**.

f) lutte des classes et communisme

Il n'y a qu'une seule classe qui soit capable « d'absorber » toute la production d'un système capitaliste : la masse des travailleurs. Mais elle ne pourra le faire que si elle *abolit* le rapport de production capitaliste : le salariat.

Comment, en effet, faire en sorte que la grande masse des travailleurs puisse enfin *accéder* à la consommation des biens qu'elle produit ? Comment faire en sorte qu'elle ne soit pas perpétuellement appauvrie par la classe de ceux qui possèdent les moyens de consommation ?

La réponse de Marx est simple : il faut qu'elle devienne *elle-même* propriétaire des moyens de production. Il faut que les champs, les fabriques, les usines deviennent la propriété de ceux qui y travaillent. S'ils en deviennent les propriétaires, il est clair qu'ils ne s'exploiteront pas eux-mêmes, et qu'ils auront un droit direct de consommer les fruits de la production. Cela veut-il dire que chacun recevra « un morceau » de l'entreprise, de l'usine ? Evidemment non : cela veut dire que l'entreprise sera possédée *en commun* par tous ceux qui y travaillent : elle deviendra une propriété collective, une propriété *commune*. Comme deviendra propriété

commune tout ce qui en sortira. Les travailleurs travailleront en commun dans une usine commune dont ils mettront en commun la production : c'est le « **communisme** ».

g) lutte des classes et révolution

Comment va s'opérer le passage du « capitalisme » au « communisme » ? Comme toujours, cet événement dans la lutte des classes ne se produira pas, selon Marx, sans violence. Au contraire : comme à chaque fois qu'une phase de l'Histoire touche à sa fin, la violence croît de façon exponentielle : violence de l'exploitation, violence de la révolte, violence de la répression, *etc.*

Cela implique-t-il que l'opposition ne peut se résoudre que dans un bain de sang ? Non. Par une révolution ? Oui. Avec violence ? Nécessairement.

Pour Marx, pour mettre fin à la propriété privée des moyens de production, il est nécessaire de prendre le pouvoir. Les « capitalistes » ne se laisseront évidemment pas de bon gré déposséder de leurs richesses : il faut que toute la puissance de l'État les y *contraigne*. Mais comment la masse des travailleurs appauvris peut-elle prendre le pouvoir ?

Là encore, il est intéressant de voir comment, chez Marx, la classe qui a établi sa domination a dû développer ce qui, précisément, va la perdre. Car ce qu'a développé la bourgeoisie capitaliste, ce dont elle avait besoin pour détruire l'ancien régime, c'était bien la **démocratie**. La bourgeoisie a eu *besoin* d'abolir les « privilèges » pour mettre fin à la domination de la noblesse : elle a eu besoin de réclamer l'égalité des droits (car la bourgeoisie appartenait elle-même à la caste qui était dépourvue de droits : le Tiers Etat) ; elle a eu besoin d'expulser les nobles du pouvoir en revendiquant le droit pour le « Peuple » de choisir ses représentants ; elle a eu besoin de garantir la liberté sous toutes ses formes, notamment dans le domaine économique (liberté d'entreprise, liberté de commerce, *etc.*)

Or la masse peut prendre le pouvoir dans un système démocratique ; il suffit pour cela qu'il prenne conscience de son oppression, et qu'il s'organise pour y mettre fin. Le jour où la masse des travailleurs aura pris conscience du fait qu'elle peut mettre fin à son exploitation en portant au pouvoir un Parti qui sera chargé d'abolir le fondement de la domination en *collectivisant* les moyens de production, elle *pourra* prendre le pouvoir dans un régime démocratique : puisqu'elle est (très très) majoritaire. La prise du pouvoir constituera bien une « révolution », un renversement radical par lequel l'État ne sera plus aux mains des exploités, mais des exploités. Mais cette prise de pouvoir pourra (peut-être) se faire de façon pacifique, démocratique.

En revanche, pour *garder* ce pouvoir, et mener à bien la collectivisation, la violence sera inévitable. Car la classe des propriétaires utilisera tous les moyens (militaires,

nationaux ou étrangers, *etc.*) pour *contrer* la révolution, comme la noblesse a mobilisé tous les moyens pour anéantir la Révolution. Il faudra vaincre la « Réaction » ; et, cela, on ne pourra pas le faire sans violence.

h) lutte des classes et fin de l'Histoire

Lorsque la « réaction » aura été vaincue, lorsque la collectivisation aura été menée à bien, lorsque tous les individus de la société travailleront en commun des ressources communes, dont ils mettront en commun les produits, le principe fondamental du communisme pourra (enfin) être appliqué : « *de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins* ». Chacun travaillera en fonction de ses capacités (de ses aptitudes, de ses capacités, de ses talents), chacun prendra dans la production ce dont il a besoin. Et comme le moyen capitaliste de transaction (l'argent) aura été aboli, il n'y aura évidemment aucun sens à prendre « plus » que ce que l'on peut utiliser. On ne peut plus « capitaliser »... lorsque le capitalisme a été aboli.

Cela suppose évidemment qu'il y ait suffisamment dans la production pour répondre aux besoins de tous. Mais justement, selon Marx, cela fait longtemps que c'est déjà le cas. Le système de production capitaliste est largement capable de répondre aux besoins de tous ; il le peut... parce qu'il a été développé de façon phénoménale par le capitalisme. C'est pourquoi on *ne peut pas* court-circuiter la phase capitaliste : elle est *nécessaire* pour qu'une société communiste puisse voir le jour.

Que devient alors la « lutte des classes », ce moteur de l'Histoire ? La réponse est évidente ; puisque la lutte des classes oppose les deux pôles que sont les « propriétaires des moyens de production » et les « utilisateurs des moyens de production », lorsque les deux catégories sont *une seule et même classe* (tout le monde), il n'y a donc plus qu'*une seule* classe. **Il ne peut donc plus y avoir de « lutte des classes ».**

La révolution a aboli les classes, et avec elle la lutte des classes. Le moteur de l'Histoire est aboli, car **l'Histoire est parvenue à son terme** : une société dans laquelle tous les hommes peuvent vivre de façon pleinement humaine, dans un monde pleinement maîtrisé par l'Homme. L'homme est devenu pleinement humain : il a instauré une société dans laquelle ne subsistent ni inégalités sociales, ni domination de l'homme par l'homme. Un monde, donc, de liberté et d'égalité, où les hommes ne sont plus des ennemis de classe, mais les membres solidaires d'une seule classe : celle des hommes.

La lutte des classes a fait son œuvre : l'homme s'est acheminé, par la violence, souvent inhumaine, jusqu'au terme de l'Histoire, qui est l'instauration d'une société sans violence, parce que pleinement humaine. Fin de l'Histoire ?

Non , nous dit Marx : fin de la *pré*-Histoire....